Document generated on 06/04/2025 6:30 p.m.

Nouvelles pratiques sociales

Service social et pauvreté en milieu urbain

Michel Blondin

Volume 2, Number 1, Spring 1989

Quinze mois après le Rapport Rochon

URI: https://id.erudit.org/iderudit/301032ar
DOI: https://doi.org/10.7202/301032ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)
1703-9312 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Blondin, M. (1989). Service social et pauvreté en milieu urbain. *Nouvelles pratiques sociales*, *2*(1), 113–117. https://doi.org/10.7202/301032ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES PRATIQUES SOCIALES D'HIER

Service social et pauvreté en milieu urbain

Michel Blondin

Ce texte a été publié pour la première fois dans le Bulletin de la Corporation des travailleurs sociaux professionnels du Québec, no 16 (mars-avril 1966), pp. 6-7. Nous le reproduisons avec la permission de l'auteur qui travaille depuis une dizaine d'années dans le domaine de la formation syndicale chez les Métallurgistes unis d'Amérique au Québec.

Face à la pauvreté qui existe dans notre milieu, qu'est-ce que le service social a fait? Quelle a été la valeur de ce qu'il a fait?

Je répondrai à ces questions en me référant uniquement à une situation que j'ai pu observer de très près. Afin qu'on ne me taxe pas d'arbitraire, je mentionne que ces observations s'appuient sur une triple expérience:

1) Je suis demeuré près d'un an et demi dans un secteur très pauvre de l'est de St-Henri (Griffintown) et j'y ai connu intimement plusieurs familles, dont certaines étaient clientes de l'une ou l'autre agence;

2) J'ai fait un stage en *casework* et j'ai travaillé quelques mois à la SSSF*, secteur de contact;

3) J'ai été animateur social à St-Henri et je suis demeuré, marié cette fois, dans l'ouest de St-Henri.

Si je souligne ces détails personnels, c'est pour bien montrer que les propos qui suivent sont le fruit d'une observation qui s'étend sur presque quatre années, et que cette observation est d'un type particulier, privilégié selon moi. Je ne parlerai pas du tout ici de mon travail d'animation sociale, ni de l'aspect sécurité sociale dans la lutte à la pauvreté.

Premier fait. Le langage des travailleurs sociaux, dans beaucoup de cas, ne résonne pas, n'a pas de sens pour un certain nombre de personnes. Les mots utilisés, si simples qu'ils soient, ne les rejoignent pas. J'ai eu l'occasion, et à plusieurs reprises, d'expliquer à quelques mères de familles qui venaient de rencontrer un travailleur social le sens des mots qu'elles me répétaient sans comprendre et qu'elles avaient enregistrés. C'est une situation beaucoup plus fréquente qu'on ne pense.

Deuxième fait qui explique le premier. Certaines valeurs qui nous guident dans notre travail professionnel sont étrangères aux valeurs des personnes de quartiers moins fortunés. Les mêmes mots n'ont pas le même sens pour nous et pour eux. De même, des gestes apparemment évidents ont une signification différente. Nos valeurs sont celles de la classe moyenne et professionnelle. Et ces valeurs ne sont pas partagées par tous, ne sont pas nécessairement celles des classes dites populaires.

Nous privilégions la propreté, l'ordre, un certain type de discipline. D'autres y attachent moins d'importance. Les mesures minima de propreté sont définies différemment selon les milieux. Nous portons nos diagnostics et prenons certaines décisions (ex.: placement d'enfants) en nous appuyant sur des indices qui découlent de notre système de valeurs, ignorant le fait qu'un autre système de valeurs peut donner un sens différent à ces mêmes indices. Nous

* SSSF: Société de service social aux familles. Note de NPS.

attachons, par exemple, une grande valeur au geste de se déplacer et de se rendre à l'agence pour une entrevue et nous affirmons que le client qui ne le fait pas n'est pas motivé, sans s'interroger sur les causes véritables de ce geste: certains ne viennent pas à l'agence uniquement parce qu'un tel déplacement soulève trop d'anxiété. Ne portons-nous pas de très nombreux jugements sur ces gens qui vivent autrement que nous? Ne les méprisons-nous pas au fond de nous-mêmes? Parce que leur système de valeur est différent du nôtre. Rappelons-nous les opinions que nous émettons sur l'habillement, l'ordre des maisons, les achats, l'organisation du budget... Quel effort avons-nous fait pour découvrir les valeurs très positives de ces personnes et de leur milieu? Croyons-nous qu'il puisse s'y trouver quelque chose de positif?

Troisième fait. Les travailleurs sociaux professionnels ne sont pas intéressés par ce genre de clientèle. J'ai cru remarquer que certaines agences pratiquaient une sélection, quant à l'attribution des cas, selon le quartier où habitait le client. C'était une ligne de conduite peut-être inconsciente, mais manifeste. Certains professionnels m'ont même avoué qu'ils perdaient leur temps à s'occuper de tels cas. C'est pourquoi on les confiait à du personnel moins bien formé!

Quatrième fait lié aux précédents. L'approche individuelle (*casework*) est décevante tant pour le client que pour le personnel de l'agence. Mon contact intime avec St-Henri m'a appris jusqu'à quel point un milieu exerce une pression et une influence déterminantes sur ceux qui l'habitent. Il n'est pas surprenant alors qu'un travailleur social soit découragé par l'inutilité de ce qu'il dit et fait. Ses clients l'écoutent respectueusement et agissent à leur guise de retour chez eux. Comme le nombre de travailleurs sociaux n'est pas suffisant pour traiter les quelque cent mille familles qui habitent de tels quartiers, les efforts de quelques-uns sont inutiles! Ce n'est peut-être pas faux! Est-ce pour cette raison que certaines agences se désintéressent de ces quartiers?

Cinquième fait, et c'est la conséquence de ce qui précède. Quelle a été l'efficacité des efforts des travailleurs sociaux pour aider la population de ces quartiers? Ont-ils empêché une plus grande détérioration? Qu'ont-ils changé? Le service social a sûrement versé un peu de baume, rendu plus acceptable certaines situations, soulagé certaines souffrances aiguës. Mais qu'a-t-il changé? En quoi a-t-il contribué à ce que la situation s'améliore? A-t-il empêché que le nombre des familles marginales de notre société s'accroisse?

Mon opinion personnelle, qui déplaira à plusieurs, est simple: le service social a perdu son temps. Ce qu'il a fait a été inutile, en profondeur. Et c'est une conviction chez moi.

Sixième fait. Pour que le service social entreprenne une vraie guerre à la pauvreté, il faut qu'il s'engage. Comment remporter une victoire sans mener une guerre à fond? Perdrons-nous cet engagement chez les travailleurs sociaux? Constatons-nous une résolution ferme de ne pas abandonner la lutte avant la victoire? Si j'interprète les gestes et les dires d'un grand nombre, je devrai avouer que pour eux la pauvreté est une réalité embêtante, incompréhensible, qu'on préfère oublier, ou peut-être expliquer d'une façon telle qu'il ne nous reste plus rien à faire. Une telle attitude fera-t-elle de nous des combattants de premier ordre qu'une telle guerre appelle?

Si telle est la situation, il faudra parler avec beaucoup d'humilité de notre participation à la guerre à la pauvreté en milieu urbain. Il faudra même avouer que nos efforts ont été peu fructueux jusqu'ici, que nous n'avons pas su élaborer des solutions valables...

Pourquoi cette situation? Quelles en sont les raisons? Entre plusieurs raisons, je me permets d'en souligner une seule, parmi les plus importantes. Face au problème qui nous est soumis, nous avons tendance à simplifier l'analyse du problème, à ne retenir que certains aspects. Devant les problèmes que nous présentent les gens de certains quartiers, notre réaction la plus fréquente est d'oublier ou de ne pas voir certains aspects des problèmes, surtout les aspects non individuels. C'est pourquoi on a tendance à comprendre la pauvreté en terme pathologique, oubliant tout à fait les aspects «sociaux», c'est-à-dire ceux qui se rapportent au milieu ou à la société plus large.

Je serais injuste si je ne mentionnais pas les efforts des Services familiaux de St-Henri, dirigés par les Petites Soeurs de l'Assomption. Bien qu'il soit tôt pour donner une opinion précise, il semble bien que le problème du langage et de la distance entre les systèmes de valeurs soit partiellement résolu par un contact intime et quotidien avec le milieu. On pressent cependant combien l'approche individuelle est insuffisante, exigente, décevante par certains aspects. C'est pourquoi cette agence se propose de multiplier les différentes approches aux problèmes que connaissent les gens de ce milieu... Elles sont décidées à ne pas abandonner la partie. Loin de là!

Le service social face à la pauvreté d'un quartier ouvrier a été peu efficace. S'il veut apporter une contribution valable à la guerre à la pauvreté urbaine, il doit accepter de se repenser à fond et tenter des expériences qui s'appuieront sur une analyse approfondie de tous les aspects de la situation. Sans quoi, nous avons peu à apporter à cette guerre à la pauvreté qui se met en branle.